



Revenir à la singularité

Bernard Schéou

► To cite this version:

Bernard Schéou. Revenir à la singularité: Normalisation, mondialisation et tourisme. Cultures et sociétés. Sciences de l'Homme, 2008, Tourismes, 7, pp.87-92. hal-03437986

HAL Id: hal-03437986

<https://hal.science/hal-03437986>

Submitted on 20 Nov 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Revenir à la singularité : normalisation, mondialisation et tourisme

Bernard Schéou

Maître de Conférences à l'Université de Perpignan

Président de l'association « Tourisme et Développement Solidaires »

12 rue Vauban

66200 Théza

A l'heure où s'expriment des velléités de certification du tourisme équitable, il nous paraît souhaitable de questionner le sens profond de l'action de normaliser. Ce questionnement se justifie d'autant plus que la normalisation est l'un des modes par lequel se diffuse la mondialisation dans sa dimension la plus critiquable, à savoir la standardisation des pratiques, des techniques et l'homogénéisation culturelle qui en découle.

Le tourisme international, vecteur et objet de la mondialisation

Pour l'éditorialiste du magazine Ulysse, « il fut un temps où l'on pouvait encore rêver d'aventure. Il fut un temps où chaque hôtel distillait l'âme même du pays. Zanzibar, aujourd'hui, a beaucoup changé : on y trouve de nombreux hôtels, moins à l'image de l'île qu'à l'imagerie occidentale de l'Afrique orientale... On veut faire couleur locale, on ne fait que du business international. Mêmes chambres, même mobilier. La globalisation est à vomir. Le rêve, le fantasme sont engloutis. »¹ En cause, la mondialisation ! Accusée d'uniformiser la planète, de gommer toute particularité locale.

Le tourisme international, l'un des secteurs d'activité parmi les plus libéralisés (peu de pays imposent des restrictions à la mobilité des touristes), présente la particularité d'être à la fois un vecteur de la mondialisation, à travers les déplacements des touristes eux-mêmes, qui véhiculent et diffusent leur culture d'appartenance et influencent celle des lieux visités et l'objet des processus de mondialisation à l'œuvre. L'offre est plus particulièrement touchée, notamment d'un point de vue technique, à travers une uniformisation touchant tous ses dimensions : uniformisation des techniques de construction et d'aménagements des lieux et des hébergements, uniformisation des méthodes et des outils de management des entreprises touristiques, proposition de produits touristiques standardisés qu'il est ainsi possible de vendre plus facilement. En outre, l'application directe des techniques éprouvées dans les pays industrialisés accentue le recours aux importations et réduit d'autant l'impact économique local du tourisme.

La concentration phénoménale qui touche toutes les fonctions de l'offre touristique (l'hébergement, les transports, la production et la distribution) et peut prendre différentes formes (regroupement au sein de réseaux volontaires, contrats de franchise ou de management, fusions acquisitions, alliances) aboutit à la constitution de groupes mondiaux et transnationaux de plus en plus importants, capables de fixer les prix et d'imposer leurs conditions à leurs partenaires voire aux pays de destination. Cette production de masse basée sur la recherche d'économies d'échelle suppose évidemment de s'adresser à un client type.

Pour Sylvie Brunel, « la planète se « disneylandise » sous l'influence du tourisme de masse : les paysages se muent en décor et les protagonistes qui y vivent en acteurs, prêts à endosser la panoplie de l'authenticité pour coller aux attentes de ce touriste pourvoyeur de devises. » Cette disneylandisation met en péril l'activité touristique elle-même car une part importante de la demande touristique se nourrit des identités et des cultures, supposées ou authentiques.

¹ Editorial du numéro de janvier/février 1999.

La mondialisation actuelle, qui suscite nombre d'inquiétudes et de réticences, découle en premier lieu de la domination de la mobilité et de la vitesse comme nouvelles modalités d'être au monde. Mobilité croissante des échanges de capitaux, des marchandises, des touristes, des idées,...toutes permises et facilitées par la libéralisation des marchés, à l'œuvre depuis la fin de la seconde guerre mondiale et par l'apparition des nouvelles technologies de l'information et de la communication.

La mondialisation incite à la déterritorialisation des entreprises. Non seulement les entreprises s'adressent à une clientèle mondiale, mais en outre, adoptant une démarche de rationalisation technique et économique, répartissent leur processus de production entre différents pays en fonction des avantages propres à chacun d'entre eux afin de minimiser leurs coûts. Car c'est bien la logique de l'accumulation du capital et du profit qui mène la mondialisation actuelle.

Si les conséquences sont évidemment loin d'être toutes négatives², l'homme n'en ressort pas indemne. La mondialisation bouscule son ancrage identitaire, non seulement du fait de sa mobilité croissante, mais aussi du fait de la multitude d'informations, d'images, d'idées en provenance de différentes « cultures » qui le percute, en provenance de différents media : publicité, télévision, journaux, cinéma, Internet, touristes. L'ubiquité est devenu possible : chacun est désormais susceptible d'être virtuellement partout et même simultanément en plusieurs endroits. La confrontation avec ces flux intarissables d'informations a de quoi provoquer perte de repères et réactions de rejet. Par ailleurs, cette invasion de l'espace domestique, en rendant proche ce qui est lointain physiquement, peut aussi bien générer des sentiments de solidarité pour autrui (par exemple lors des catastrophes humanitaires) que des attitudes de repli identitaire suite à l'impression d'un déracinement.

Remettre en cause certains effets de la mondialisation pousse à questionner à ses modes opératoires. Or, il en est un qui joue un rôle primordial dans le processus de mondialisation, favorisant la libéralisation des échanges, c'est la diffusion des standards privés et des normes publiques internationales. Or la normalisation et l'évaluation qui l'accompagne nécessairement sont problématiques à plus d'un titre et ce, au-delà de leurs effets uniformisants.

L'essentiel est invisible, comment le mesurer ?

Pourquoi standards et normes³ connaissent-ils un tel succès ? Comment expliquer l'inflation qui les caractérise si ce n'est par l'idéologie de la rentabilité et de la performance qui imprègne nos modes de fonctionnement.

De plus, depuis la modernité, nous sommes engagés dans le projet d'exprimer la totalité des objets de connaissance en langage mathématique, la mesure chiffrée devenant l'expression la plus ultime de l'objectivité et du détachement de l'homme. Il n'est donc pas étonnant que nous vivions aujourd'hui un paradigme de l'évaluation car celui-ci provient de la mesure et du calculable.

De ce fait, ce développement impressionnant de la réglementation et des normes s'accompagne d'un développement équivalent des procédures d'évaluation de la conformité des produits ou des services à ces standards.

Première conséquence néfaste, cet accroissement constant des normes et de l'évaluation accentue notre passage d'une civilisation du pourquoi à une civilisation du comment : notre

² En témoignent les travaux de Arjun Appadurai qui nuance fortement le constat d'homogénéisation culturelle découlant de la mondialisation, notamment en décrivant les processus de reconstruction identitaire à l'œuvre.

³ Bien que la rigueur nous imposerait de distinguer les standards qui sont privés des normes qui sont publiques, nous utiliserons plutôt le terme de norme pour désigner indistinctement l'un et/ou l'autre.

rapport au monde est marqué par l'efficacité technico-économique et nous nous soucions du comment sans plus nous soucier du pourquoi. Pour le philosophe Yves Michaud, cette inflation provoque une perte de sens de nos activités : « l'évaluation devient la seule norme de l'activité et l'on oublie que l'activité avait une autre fin que l'évaluation. [...] évaluez, évaluez-nous, évaluez-vous, évaluons-nous, et nous n'aurons plus le souci d'avoir à nous orienter et à nous conduire » ironise-t-il.

L'évaluation est une méthode inapte à saisir l'essentiel. Comment évaluer de l'humain ? Comment évaluer la totalité mobile, insaisissable et indéterminée qu'est l'activité humaine ? D'une part, toute grille d'évaluation est nécessairement une grille moyenne inadaptée à la grande variété de cas rencontrés. D'autre part, la signification de cette totalité évaluée s'évanouit lorsque celle-ci est divisée en petits morceaux indépendants correspondants aux critères de la grille d'évaluation.

Plus grave encore, l'évaluation transforme « un être de son état d'être unique à l'état de l'un-entre-autres. C'est ce que le sujet gagne ou perd, dans l'opération : il accepte d'être comparé, il devient comparable, il accède à l'état statistique » (Miller et Milner 2004). Ce que Miller et Milner affirment à propos des êtres est valable aussi pour des organisations, des structures, des collectifs, des projets, ...ceux-ci perdent leur état d'être unique et incommensurable une fois passés avec succès à travers la boîte noire de l'évaluation.

La certification est présentée comme le système offrant le plus de garanties : les indicateurs de conformité sont mesurables afin de garantir l'objectivité du processus de certification et les organismes certificateurs sont indépendants et des consommateurs et des opérateurs certifiés. La certification est même considérée par les « spécialistes » comme la seule voie possible, car l'indépendance qu'elle suppose serait à elle seule, garante de l'objectivité au point d'invalider toute autre démarche d'évaluation.

On peut formuler plusieurs objections à ce système « idéal ». En premier lieu, la scientificité et l'objectivité des contrôles est un mythe que démonte le psychanalyste Jacques-Alain Miller : « sous prétexte qu'il y a mesure, qu'on étalonne, chiffre compare, etc., on s' imagine que c'est scientifique. Ça n'a rien de scientifique, et les meilleurs évaluateurs, les plus intelligents, qui sont aux prises avec le problème, savent parfaitement qu'il ne s'agit pas d'une science. Ce n'est pas parce qu'il y a calcul qu'il y a science ».

Le second mythe est celui de l'indépendance des contrôles y compris dans le cas où ils sont effectués par des tiers. Les relations entre les organismes certificateurs et les organisations évaluées sont très rarement neutres. Les organismes certificateurs dépendent financièrement du marché que constituent les évalués, qui dépendent eux-mêmes des résultats des contrôles de certification. Quoi qu'il en soit, selon nous, l'indépendance n'est pas la solution mais la cause des problèmes. Car ce qui pose problème, ce qui nous oblige à recourir à la certification, c'est bien la rupture du sens unitaire du monde du fait de notre fonctionnement technico-économique. La solution ne passe donc pas par l'accentuation de cette rupture mais bien par la prise en compte dans notre comportement du sens qui nous lie aux choses et aux autres. Autrement dit, la solution n'est pas technique, elle est éthique.

Et dans le cas de la création d'une certification du tourisme équitable, à partir du moment où la certification est d'abord l'expression d'une garantie à destination des consommateurs et du public, il y a fort à parier que le système retenu présente les mêmes défauts que ceux que l'on peut constater dans ce qui existe déjà dans le commerce équitable où la certification est l'expression d'une relation déséquilibrée entre le Nord et le Sud : les référentiels à respecter doivent l'être par les organisations du Sud à destination des consommateurs du Nord alors qu'ils sont élaborés par des organisations du Nord. Et quelle est la signification d'une grille d'indicateurs conçue en dehors de la culture de ceux auxquelles elle est censée s'appliquer ?

Comment est-elle comprise par les partenaires au Sud ? Le risque est grand d'écarter les moins armées des communautés du Sud, toutes celles qui n'auraient ni le savoir-faire ni l'opportunisme nécessaire pour arriver à répondre aux exigences des référentiels.

De toute évidence, la norme sur laquelle se base toute certification a pour effet final, c'est son but, d'écarter tous ceux qui ne satisfont pas aux critères. De même que tous ceux au Nord comme au Sud, n'ont pas la capacité financière de faire face aux coûts qu'engendre la certification. Que deviennent tous ceux qui sont rejetés dans « l'anormalité » ? Sont-ils voués à disparaître ? Au titre de quoi ont-ils été considérés comme invalides ? Simplement du fait d'avoir été comparés à d'autres sur la base d'un référentiel ? Car c'est bien de la comparaison que résultent les manques des uns et des autres. Jacques-Alain Miller rappelle que Spinoza niait qu'un homme aveugle manquait de quoi que ce soit : « Il ne manque de la vue que si on le compare à un autre homme, mais à le prendre en lui-même, il ne manque de rien. C'est la comparaison qui introduit le manque ». La comparaison permet l'élimination des « invalides », mais avec leur consentement et leur participation (y compris financière).

En définitive, ne s'agit-il pas d'un appauvrissement de la diversité des démarches existantes ? Enfin, l'organisme certificateur ne s'interpose-t-il pas d'une certaine manière entre l'opérateur touristique et le voyageur en déresponsabilisant ce dernier ? Pourquoi le voyageur ne pourrait-il pas discuter avec l'opérateur touristique sur la manière dont il construit ses voyages et paie ses partenaires ?

En réalité, la certification est un système adapté à une consommation de masse permettant d'offrir des garanties à travers des processus de contrôle standardisés et visant un grand nombre d'opérateurs afin d'en rentabiliser le coût. Est-ce dont le tourisme équitable a besoin ? Ne faut-il pas imaginer des solutions alternatives ?

Christian Ruby suggère de retenir la distinction de Deleuze entre le fait de juger avec des valeurs extérieures à ce que l'on évalue et le fait d'évaluer en fonction de la cohérence interne de ce que l'on évalue. Il propose également d'adopter la démarche généalogique de Nietzsche : remonter à la source, au niveau de l'intention et de la volonté. Cela suppose d'abandonner tout critère, toute règle préalable car chaque projet est à lui-même sa propre règle. Et appliquer un critère consistera toujours à masquer la règle intérieure en imposant au projet une règle de l'extérieur. Dans ce cas, l'évaluation devient alors la saisie de la singularité de tout projet, de toute organisation.

Pourquoi ne pas s'inspirer de ces réflexions pour évaluer le tourisme équitable ? Faisons œuvre de créativité et d'imagination...

Références :

- Appadurai, Arjun, « Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation », Paris, Payot, "Petite Bibliothèque Payot", 2005, 326 pages.
- Michaud, Yves, « Valeurs, normes et évaluations », EspacesTemps.net, Actuel, 01.11.2005, <http://espacestemps.net/document1630.html>
- Miller, Jacques-Alain et Jean-Claude Milner, Voulez-vous être évalué ? Paris, Grasset, 2004, pages.
- Ruby, Christian, « Expertise et validation », EspaceTemps.net, Il paraît, 18.03.2005, <http://espacestemps.net/document1206.html>.
- Ruby, Christian, « Jugement de la faculté critique », EspacesTemps.net, Actuel, 01.11.2005, <http://espacestemps.net/document1625.html>.